

L'artiste en météorite

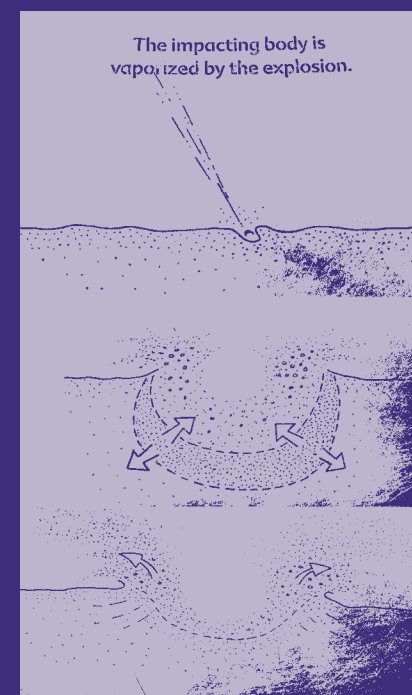
Une pluie de météorites traverse actuellement le ciel de l'art contemporain. On le sait, les météorites et le cosmos fascinent les humains. Les artistes en particulier. Mais à quoi tient ce phénomène plus précisément ? Probablement à la vocation cosmomorphe de l'art et d'une culture humaine faiseuse de monde. Cet intérêt pour les météores intervient aussi à un moment où l'humanité interroge la validité de son action sur terre et le sens de sa présence au monde. Ainsi que la pérennité de son devenir.

Les météorites peuvent déplacer des montagnes et vaporiser des mondes entiers. Elles peuvent aussi bien anéantir la vie que la donner, puisqu'il semble désormais admis par la communauté scientifique qu'elles ont probablement participé à l'apparition de la vie sur terre. Ne vient-on pas de découvrir certains composants des fameuses briques du vivant sur la météorite Tchouri ?

C'est sans doute pourquoi les phénomènes météoritiques sont à la fois source de fascination et d'enchantement, mais également de peur et d'effroi. Pour autant cela fait bien longtemps que la chute des corps célestes n'a plus valeur de présage et que la météoromancie n'est plus d'usage. Les artistes, ou plutôt leurs lointaines ancêtres, ne décryptent plus les signes de l'Invisible à travers le passage des comètes ou la chute des météorites pour relier l'humanité à d'autres dimensions. Tout au plus faisons-nous encore quelques vœux les nuits du mois d'août au passage d'une étoile filante. Encore que...

Depuis la fin des temps superstitieux, pas si loin de nous, l'homme moderne a lui aussi acquis le pouvoir de vaporiser des mondes. Le sien en particulier, puisqu'il est également admis que l'humanité est en train de détruire la biodiversité qui a fondé sa propre évolution. Faut-il y voir une relation de cause à effet ? C'est en partie probable. Toujours est-il que ce qui a pu être un funeste présage, tend à devenir une triste réalité. Une réalité qui agit désormais sur l'évolution géologique du globe terrestre. Car nous sommes bien à l'heure de l'anthropocène, cette nouvelle ère géologique caractérisée par le fait que pour la première fois depuis 4,5 milliards d'années, c'est l'action humaine qui prend le dessus sur celle de la nature.

Toute la poésie et la force de la proposition de Christine Laquet avec l'exposition « *Apparition disparaissante* », tiennent à ce qu'elle agrège ces différents registres pour les transcender dans une vision singulière, où à partir d'un « simple » caillou, fût-il d'origine extraterrestre, l'artiste redonne vie et âme au cosmos. Et un sens à notre destinée à travers sa propre aventure météoritique.



Un space opéra en deux actes

Cette exposition est à voir comme l'une des propositions les plus abouties parmi les œuvres récentes inspirées par le monde météoritique. Elle recèle un souffle et une ampleur qui touchent au plus profond de l'humain et du cosmos. Il faut dire que l'artiste s'est investie corps et âme dans cette aventure pour aller très loin dans ce qui ressemble à une forme de quête.

C'est aussi l'une des expositions les plus touchantes dédiée à une météorite. Car il bien question ici de célébrer et d'honorer l'objet céleste. Notamment à travers la performance précédant l'inauguration de l'exposition, organisée sur les lieux mêmes et le jour anniversaire de la chute de la météorite de Rocheservière, qui a consisté à faire une sorte de pèlerinage temporel et spatial se terminant par le partage d'une brioche aux formes de la chondrite. Cette véritable sculpture comestible ayant été préparée spécialement pour l'occasion avec un artisan boulanger.

Le travail effectué par Christine Laquet pour commémorer cette météorite tombée en 1841 dans la vigne d'un certain M. Vollard, peut être vu comme un véritable *space opéra*. Un opéra spatial à dimension de rituel cosmo-tellurique où sont convoqués pèle-mêle le savoir scientifique sur la formation des chondrites, les tourbillons de Descartes, le polyèdre de Dürer, ou le volcanisme hawaïen. Sans oublier l'épistémologie du philosophe Vladimir Jankélévitch dont l'un des écrits a donné le titre de l'exposition: «*Apparition disparaissante*». Nous y verrons également des évocations du jugement dernier, de l'apocalypse et du feu nucléaire.

Le premier acte de cet opéra se déroule avec les œuvres rassemblées autour de la météorite dans la première salle du Site Saint-Sauveur. Ces travaux préparatoires et préliminaires sont plutôt consacrés à l'observation et à l'analyse. C'est du moins ce que semblent dire les études associant dessins

et photographies, *Patron d'une matrone*, ou *Météorite Cartels* réalisé avec Florence Joubert qui a composé une partition textuelle qui sera en partie rejouée lors d'une performance, où il est question de cerner les contours de l'objet céleste et de son histoire.

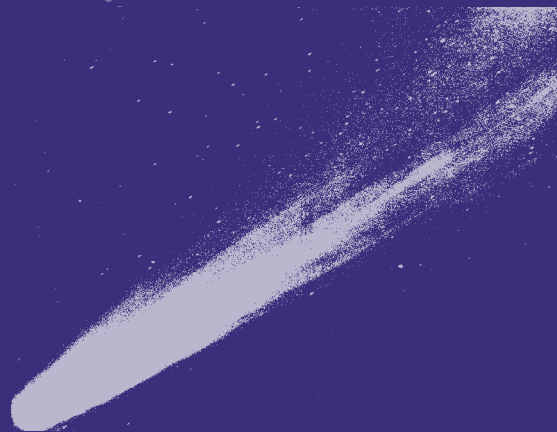
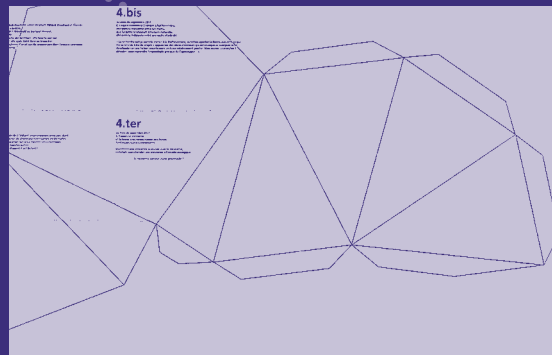
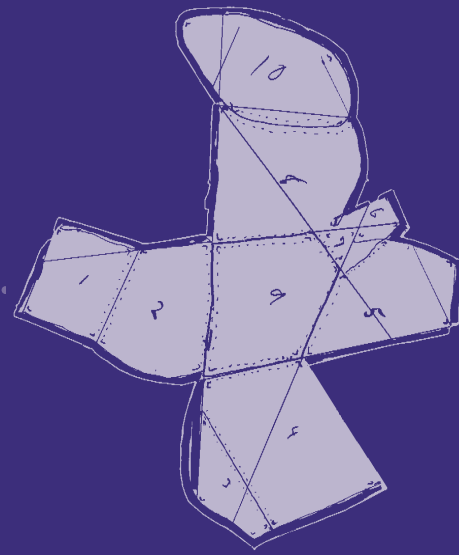
Dans la première salle ces œuvres cohabitent avec d'autres dessins plus « intimes », tel le groupe des cinq risographies intitulé *Etude de la chute*, qui relève d'une approche plus méditative et énergétique de la météorite. Ce qui n'a rien à envier à la connaissance objective qui détermine notre vision scientifique actuelle du monde et du cosmos. Ici les deux approches ne sont pas opposées mais complémentaires. Elles travaillent de concert à une forme d'imprégnation de l'artiste par son sujet.

Le second acte, dans la deuxième salle de l'exposition, offre un tout autre paysage, où il est question de lumière, de feu, de fulgurance et peut-être aussi de vision. Notamment à travers la lame, réalisée à partir de fer météoritique, d'un étonnant couteau qui vient conclure l'exposition en ouvrant une forme de brèche métaphysique dans notre perception de l'univers.

La météorite de Rocheservière joue le premier rôle dans cet opéra où elle incarne une sorte d'axe de symétrie entre les deux actes. Elle est d'ailleurs elle-même présentée suspendue à l'extrémité d'un axe horizontal sur une sorte de plateau, à la façon d'une balance romaine. L'autre plateau de la balance étant constitué d'un chapelet de 47 boules de cristal facettées, d'un poids total équivalent à celui de la météorite: 4,7 kg. Ce chapelet descend au sol comme une traîne de comète (ou de mariée...), dont l'extrémité est habitée par des plantes autotrophes, qui poussent sans substrat en synthétisant la lumière, l'air et l'humidité ambiante.

Ce dispositif qui remet la météorite en lévitation dans les airs de Rocheservière, repose sur un équilibre délicat et subtil entre la masse de fer et de nickel cosmique et celle du cristal associé aux plantes. L'œuvre est d'autant plus légère et évanescence qu'elle baigne dans une sorte de halo scintillant produit par la diffraction de la lumière dans le cristal. Comme si l'artiste avait voulu capter les feux crépitants du météore pour éclairer son projet et réenchanter le monde terrestre de l'exposition.

À moins que cette étonnante balance ne nous renvoie à la pesée des âmes, comme on peut le voir dans le polyptique du *Jugement dernier* peint par Rogier van der Weyden entre 1443 et 1452, et conservé aux hospices de Beaune, où l'on voit le chef de la milice des anges à la face impavide et aux magnifiques ailes recouvertes de plumes de paon, une balance à la main droite, entre deux visions du paradis et de l'enfer. N'oublions pas que Michel est aussi l'archange et le maître de la lumière universelle, qu'elle soit d'origine divine ou cosmique.



Rêver avec les météo- rites

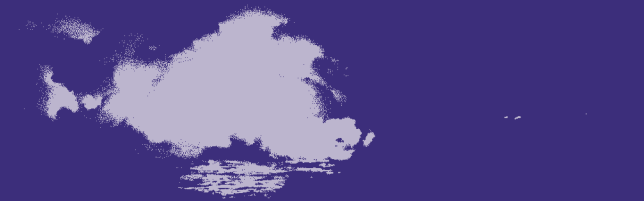
Les premiers pas de Christine Laquet dans le monde des météorites ont donc consisté à compléter la connaissance objective et scientifique par une approche plus intuitive et plus personnelle. Pour ne pas dire plus instinctive, en vivant au contact direct de l'objet céleste. Tout d'abord avec une petite météorite ferrite de poche alors qu'elle préparait sa résidence de Rocheservière depuis New York. Pour en quelque sorte « rêver » avec la météorite comme le feraient les aborigènes d'Australie, c'est-à-dire entrer en résonance avec les fréquences énergétiques des éléments de leur environnement.

Ensuite au contact direct de la météorite de Rocheservière, que le Muséum d'Histoire Naturelle de la ville de Nantes a accepté de prêter le temps de l'exposition et de sa préparation. Ce point important, c'est-à-dire la mise à disposition de la météorite à l'artiste, qui est la clef de voûte de tout le projet conçu par Christine Laquet, est assez exceptionnel pour être souligné et salué ici.

Précisons toutefois qu'il n'a pas été possible pour l'artiste de dormir avec la météorite pour justement expérimenter une autre forme de relation avec le minéral. Une relation qui déborde nos modes de connaissance objective et rationnelle en lui adjoignant l'acquisition d'autres formes de percepts au contact direct et cutané de l'objet.

Pas loin en effet de certaines approches énergéticiennes, comme la lithothérapie, où l'on envisage par exemple que l'action des météorites sur l'humain se situe au niveau de l'énergie mentale et psychique. On dit par exemple que les météorites métalliques sont très appropriées pour les personnes qui ont besoin de persévérance dans leurs projets. Elles permettraient de recouvrir une énergie d'incarnation et de matérialisation, absolument indispensable à ceux qui souhaitent mener quelque chose à terme. Sur le plan physique, elles apportent l'énergie propice à l'assimilation du Fer et à son intégration.

L'impossibilité de dormir avec la météorite du Muséum pendant le temps de résidence, tient sans doute à des questions de conservation de l'objet. Mais peut-être aussi à des raisons plus « idéologiques ». Car disons-le, tout ce qui peut ressortir de la lithothérapie n'est pas vraiment considéré sérieusement par les scientifiques.



Se « Météo- riser » malgré tout

Pourtant, à travers cette culture du monde minéral, c'est toute une part des modes d'identification et donc d'interrelation de l'humain à la nature, que nous avons perdu ou inhibé, qui est questionnée et réhabilitée ici. Il s'agit d'une question extrêmement sensible dans un contexte où la civilisation actuelle doit réinventer tout son mode relationnel à l'environnement. Quitte à s'inspirer de certaines traditions anciennes qui peuvent correspondre à des pratiques chamanistes, néo-animistes ou autres, comme le suggèrent de plus en plus de penseurs actuels avec la paléo-inspiration.

Ce qui revient à dire que nos modes de connaissance et d'action actuels, dont l'art fait partie, ne peuvent plus se satisfaire de la seule abstraction théorique et conceptuelle. Et qu'ils doivent être associés à d'autres formes de vécus et de ressentis, ne serait-ce que pour conscientiser les déploiements d'énergies invisibles qui impactent nos modalités cognitives. Il y a là, c'est certain, des ressources importantes pour l'avenir culturel de l'humanité. Encore faut-il dépasser les anathèmes, les confusions et les procès en sorcellerie qui peuvent toujours avoir cours. Tout en attirant l'attention sur certaines formes de dérives et de tromperies qui peuvent être assez répandues dans ces domaines. Où le fait qu'en aucun cas, la lithothérapie ne peut être considérée comme une médecine de substitution.

L'art de Christine Laquet a bien quelque chose à voir avec tout cela. Dans « *Apparition disparaissante* », c'est ce que nous disent en particulier les deux photographies intitulées *Je météorite* qui sont des autoportraits de l'artiste, où elle a substitué la façade tranchée de la météorite de Rocheservière à son propre visage. Situées à la jonction des deux salles de l'exposition, ces images proposent une forme d'identification, ou d'hybridation de l'humain et de la météorite. On peut y voir une tentative d'humanisation et même de « réâmage » (redonner une âme) au rocher extraterrestre. En même temps, ces deux images où l'objet céleste prend visage humain, relèvent aussi d'une forme de météorisation du sujet. Par l'expérimentation d'un certain vécu météoritique l'artiste devient elle-même météorite.

Ce ne sont pas que des mots, des périphrases ou des symboles qui sont en jeu ici. Ce qui se joue là est d'une véritable importance. Car *l'artiste-météorite*, c'est l'artiste par définition, ou l'artiste par essence. Si l'on considère que pour être artiste il faut nécessairement avoir accès à la vision par une forme de fulgurance. Dès lors, être traversé par la vision c'est comme être un ciel traversé par une étoile filante. L'artiste étant aussi celui qui vit la fusion du feu intérieur et du feu extérieur. Dans l'exposition, c'est cette dimension qu'incarne la vidéo de volcan intitulée *Le grand dedans* qui fait jonction entre les profondeurs du feu terrestre et celles du feu céleste.





Dans les tour- billons métaphy- siques de Descartes

Si Christine Laquet n'a pas pu dormir avec la météorite pour se météoriser elle-même, elle l'a fait par d'autres moyens. Notamment lors de sessions de travail où elle pratique une forme de concentration-méditation et de lâcher-déprise pour laisser surgir le dessin. Un peu à la manière du dessin automatique des surréalistes qui se sont inspirés de l'art médiumnique.

Pendant ces séances de véritable rêve éveillé, l'artiste dit avoir ainsi accès à d'autres formes d'images et de dessins. En témoignent les trois esquisses intitulées *Dissection de la chute*, réalisées à partir de fonds risographiés. Ces trois dessins ont quelque chose d'exceptionnel et de merveilleux. Ce sont de véritables petits miracles où une énergie essentielle apparaît dans les vrilles anodines du trait spiralé. Peut-être s'agit-il de l'une des expressions les plus simples, les plus directes du vivant et de l'art confondus. Car l'art et le vivant ont bien quelque chose à voir ensemble.

L'observateur attentif remarquera à la surface de plusieurs dessins de l'exposition un motif de cercles concentriques ressemblant à des courbes de niveau. Il s'agit des fameux tracés de tourbillons de Descartes. Descartes dont on connaît la méthode de travail qui consistait également à « *s'entretenir avec ses pensées* », lors de séances de méditation dans son « *poêle* », sorte de petit cabinet chauffé isolé dans la maison.

Les tourbillons de Descartes, dont Christine Laquet a utilisé les motifs dans ses dessins, proviennent d'une perception métaphysique du philosophe sur la composition et la mécanique de l'univers qui, il faut bien le dire n'a pas connu un grand succès à l'époque face à Newton, quand elle n'a pas été moquée.

Cette conception avance que le système solaire, le cosmos et les atomes ont été formés par une multitude de tourbillons ou de vortex qui ont agrégé le soleil, la terre etc. Que ces tourbillons ne connaissent pas le vide et qu'ils sont constitués de particules de « *matières subtiles et pénétrantes* », tout en étant jointifs. Dans ce système, les comètes et les météorides sont les astres qui passent d'un tourbillon à un autre avec des trajectoires sinueuses.

Outre la justesse de certaines inductions, on pense bien entendu à une évocation avant l'heure de la matière noire, c'est-à-dire le principe invisible qui fonde et relie les composantes pour nous visibles et physiques du cosmos. Ce que le philosophe aurait préfiguré ici sur la base de l'observation tout à fait objective des vortex que produisent les tourbillons dans l'eau. Christine Laquet a elle aussi expérimenté ce phénomène dans la vidéo avec le passage où l'on voit des mains faire tourner une plaque jaune.

Cette perception a bien entendu quelque chose à voir avec les méditations métaphysiques de Descartes, qui certes reposent sur la raison, le cogito et le doute, mais s'appuient aussi sur les « *idées innées* », qui viennent du dehors de la pensée et de la conscience. Ce principe d'une conscience externalisée est tout aussi surprenant et avant-gardiste dans la mesure où il commence tout juste à réapparaître comme un horizon incontournable de la cognition.

Dans la pensée moderne, la métaphysique est considérée et pratiquée aujourd'hui comme une spécialité de la philosophie où l'on a ménagé une place pour l'inconnu, l'inexpliqué et l'Invisible. Notamment l'idée de Dieu. Autant de sujets que l'on considère toujours avec une forme de distance critique. Quand ils ne sont pas relégués dans une sorte de réserve de bizarreries ou de cabinet de curiosités où l'on s'occuperait des dimensions inexpliquées du monde, du cosmos et de la pensée.

Ce qui n'a pas toujours été le cas. C'est également ce que nous dit l'exposition de Christine Laquet qui nous renvoie à une forme première de métaphysique, à travers la trajectoire de son parcours météoritique.

... et, l'énigme du polyèdre de Dürer

Une autre méditation à la météorite est présente dans l'exposition à travers la fameuse gravure *Melencolia* de Dürer que Christine Laquet a reprise dans la composition *Météorite Cartels*.

Cette œuvre réalisée en 1514, reste l'une des grandes énigmes de l'histoire de l'art. Elle montre un ange assis, qui semble perdu dans ses pensées, ou en train de contempler une figure géométrique polyédrique. Le mot *Melencolia* est inscrit juste au dessus du polyèdre dans un phylactère dessiné par les ailes d'une sorte de dragon volant sous une arche de lumière qui semble émaner d'un puissant soleil. Il s'agirait en fait de la météorite d'Ensisheim tombée en 1462 non loin de Bâle en Suisse. Dürer alors apprenti chez un graveur ayant été témoin de l'événement.

L'association de la météorite avec une symbolique complexe dont on a perdu les clefs, mais qui semble intimement liée aux cultures de l'Invisible comme l'Alchimie ou la Kabbale, reste certes à décrypter. Ce travail, qui a été en partie éludé par la plupart des grands historiens de l'art, comme Erwin Panofsky qui limite son interprétation à un autoportrait spirituel de Dürer, est d'une certaine manière repris et relancé à travers cette exposition d'art contemporain.

Car Christine Laquet nous dit bien quelque chose de cette énigme et du secret du polyèdre qui, d'une certaine manière, est déjà éclairé et solutionné par la météorite elle-même. Et d'une façon qui n'est pas seulement textuelle et symbolique, mais plutôt d'une manière poétique, énergétique et fluide.

Il est d'ailleurs curieux et troublant de constater que Christine Laquet a refait une partie du chemin, ou plutôt de la quête de Dürer avec la météorite.

Si l'artiste contemporaine n'a pas été témoin directement de la chute de Rocheservière, elle en a arpenté l'ellipse de chute et le point d'impact. On trouve même un écho de certains éléments de la composition de Dürer dans l'exposition: comme la balance romaine transposée dans le dispositif qui supporte la météorite elle-même (*Corps parents*), ou encore le creuset de l'ange dans le volcan hawaïen. Et puis surtout à travers le polyèdre que Christine Laquet a elle-même tracé à partir de la météorite de Rocheservière, et qui curieusement, comporte le même nombre de faces que celui de Dürer.

Signalons également que l'on nous a informés de la présence d'un autre polyèdre de Dürer démantelé dans un jardin de la commune.

Mais qu'est-ce qui relie véritablement Albrecht Dürer, René Descartes et Christine Laquet? Que dire de leur intérêt commun pour les météores? Sont-ils dans une forme de quête comparable? Car nous ne sommes pas ici dans la simple citation et l'emprunt formel comme c'est souvent le cas dans l'art contemporain «documentaire». En même temps, avouons-le, on ne sait pas encore bien déterminer, avec les outils de la critique et de l'analyse de la pensée occidentale actuelle, quelle est l'énergétique si particulière qui est en jeu dans ces créations artistiques et philosophiques. Ni même l'énergie qu'elles véhiculent et qu'elles se renvoient à travers des périodes distinctes et éloignées de l'histoire de l'art. Sans doute cela échappe-t-il au langage? Mais quelle curieuse alchimie transhistorique serait alors en jeu ici?



De l'athanor cosmique au dragon et au feu nucléaire

S'il est une figure qui relie les différents points de l'exposition de Christine Laquet entre eux, pour faire office de fil d'Ariane à travers les époques et les artistes traversés par la question météoritique, c'est bien celle de l'athanor cosmique.

L'athanor cosmique est tout d'abord le four où l'alchimiste procède par distillations successives, à l'extraction de substances qui vont se sublimer à l'état gazeux en de nouvelles molécules. Les opérations longues et répétitives dans l'athanor devant aboutir à la découverte de la pierre ou de l'or philosophal que l'on peut assimiler, au-delà de la figure de la transformation du plomb en or, à la découverte d'un principe de la vie.

L'une des modalités essentielles de la quête alchimique est de travailler dans la relation terre-ciel pour nourrir les circulations cosmo-telluriques entre les deux registres. Et dans un double mouvement, puisqu'il s'agit autant de capter les forces du cosmos pour les faire agir avec les éléments terrestres, que de nourrir en retour la dimension céleste. Ce qui est probablement aussi pour l'humain une manière de trouver sa place dans les cycles de l'univers et d'y inscrire son action pour donner un sens à son existence. Ceci est valable pour nombre de cultures de la planète, toutes latitudes et toutes périodes confondues. Comme s'il s'agissait d'un fond commun, ou d'une matrice universelle.

Un autre symbole alchimique issu de ce fonds commun et de la mise en relation cosmo-tellurique peut être relié à l'exposition de Christine Laquet. Il s'agit du dragon, autre grand thème alchimique qui dans plusieurs cultures (Chine, Europe nordique,

Amérique centrale), est associé aux comètes, aux météorites et au feu céleste. On vient de le voir avec *Melencolia* de Dürer. Dans le bestiaire des alchimistes, le dragon est l'un des symboles des noces alchimiques du ciel et de la terre, mais aussi du masculin et du féminin, du yin et du yang, de l'eau et du feu, etc. Il incarne également la permanence du feu céleste et de l'esprit créateur dans la transmutation. Avant que le christianisme ne l'identifie au mal.

Le dragon est très présent sur le Site de Saint-Sauveur. Comme dans un troublant écho à la météorite qui a retrouvé le chemin de Rocheservière. Non pas au sein de l'exposition de Christine Laquet, mais à sa proximité directe, dans la fameuse tapisserie de l'Apocalypse présentée à la sortie de la chapelle Saint-Sauveur, dans une ondulation toute « dragonsque » d'ailleurs. Cette tapisserie de 140 mètres de long a été brodée pendant 24 ans par Mme Nicole Renard dans un étonnant acte de piété et de dévotion. Le dragon y apparaît au moins trois fois sous les traits du Leviathan à sept têtes, signe de la bête et du diable.

Est-ce à dire que malgré l'avènement de la culture des Lumières de la science et de la raison, qui ont réduit les cultures de l'invisible comme l'Alchimie, pour cause d'obscurantisme ésotérique, il semblerait que certains ferments à l'œuvre dans la quête alchimique, soient toujours actifs aujourd'hui ? C'est le cas chez de grands artistes contemporains comme Joseph Beuys, James Lee Byars ou quelques autres représentants de *l'Arte Povera*. Ne dit-on pas pourtant que l'alchimie est une forme de pensée archaïque et préscientifique révolue, qui n'aurait pour seul intérêt, que d'avoir préparé l'avènement de la chimie moderne ?

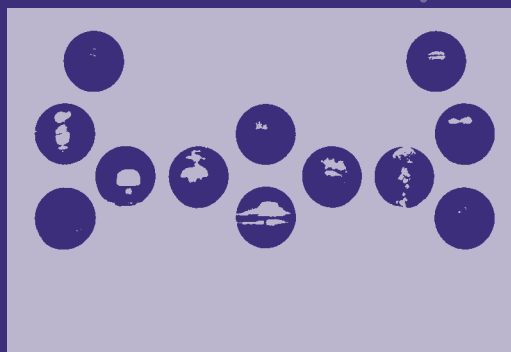
Christine Laquet semble bien avoir repris le flambeau de ces grands artistes. En convoquant différentes étapes, symboles et modalités d'une culture alchimique qui vient de très loin, elle véhicule elle aussi quelque chose de la mémoire du creuset même de l'apparition de la vie sur terre. Secret qu'auraient gardé et transmis les cultures de la forge et du four à travers les forgerons (des dragons ?), qui ont fondé leur tradition sur le travail du fer météoritique. Le magnifique couteau que Christine Laquet a coréalisé avec Adrian Owen, présenté en conclusion de son exposition, renvoie au fil de cette origine.

N'oublions pas enfin que l'un des aboutissements contemporains de la transmutation alchimique qui consiste à décomposer la matière, est la fission de l'atome à l'ère nucléaire. Période dans laquelle nous sommes entrés depuis 1945 avec Hiroshima. Cette terrible réalité historique est également présente dans le projet de Christine Laquet. Pas exactement non plus dans l'exposition météoritique,

mais dans une forme de prélude proposé au rez-de-chaussée de l'espace Saint-Sauveur, non loin de la tapisserie de l'Apocalypse. En particulier avec l'œuvre intitulée *Le projet du long maintenant*, qui est une série de douze photographies circulaires représentant autant de champignons nucléaires. L'artiste a joué ici à la fois sur la qualité esthétique des explosions et bien entendu sur leur dimension apocalyptique. L'agencement des 12 disques reprend la forme d'un mandala qui est censé « guérir un mal ».

Il est vrai que nous sommes bel et bien entrés dans la culture du désastre. C'est ce que dit aussi le titre même de l'exposition « *Apparition disparaissante* » qui ne mentionne pas seulement la fugacité de l'événement météoritique. En empruntant cet oxymore que Vladimir Jankélévitch a utilisé dans son livre « *Le je ne sais quoi et le presque rien* », Christine Laquet nous amène sur une autre forme de « désastrement », qui littéralement parle bien de la chute d'un astre.

À travers ce terme « *d'apparition disparaissante* », Jankélévitch évoque la force même du pardon, comme une sorte de « *grâce instantanée* » qu'il cherche à convoquer pour soigner les effets du désastre absolu que représente au xx^e siècle, la seconde guerre mondiale avec la Shoah, Auschwitz et... le feu nucléaire. Sans toutefois y parvenir, puisqu'il semble que Jankélévitch n'a pas pu pardonner. Nous ne sommes pas loin non plus de *l'Écriture du désastre* de Maurice Blanchot qui distille ce nouvel état de chute consubstantiel à l'humanité.



Faire peur à la peur

On dit souvent que les météorites sont des présages de mauvais augure. Et qu'elles annoncent des catastrophes et autres calamités, quand elles ne sont pas un signe démoniaque. C'est effectivement le cas de la comète de Halley dans la tapisserie de Bayeux réalisée entre 1066 et 1082, qui annonce la victoire de Guillaume le Conquérant et la défaite du roi Harold. Mais ce qui ne semble pas être le cas pour Dürer dans *Melencolia*, ni-même au dos de son *Saint-Jérôme en pénitence* (1496), où il aurait peint une autre explosion de la météorite d'Ensisheim. Rappelons d'ailleurs que le roi Maximilien 1^{er}, venu sur place examiner le prodige qu'il a interprété comme un signe de la bonté divine, a fait suspendre la météorite à une chaîne dans le cœur de l'église du village de peur qu'elle ne retourne au ciel. Elle est restée ainsi suspendue pendant 300 ans. Christine Laquet s'est inspirée de ce fait pour la présentation de la météorite de Rocheservière avec le système de balance et de chaînettes.

Les attributions maléfiques associées aux météorites gardent sans doute la mémoire d'une peur atavique des météorites. Qui viendrait probablement d'une période pas si lointaine, où l'humanité était beaucoup plus exposée que nous ne le sommes aujourd'hui, à des catastrophes cosmiques qui ont directement impacté la Terre. Et dont serait issue la fameuse peur que le ciel ne nous tombe sur la tête, partagée par les Gaulois et par bien d'autres civilisations encore. Certains écrits bibliques comme ceux relatant les sept plaies de l'Égypte seraient la trace de ce type d'événement.

Cette vision dite « catastrophiste », qui réinscrit l'histoire de l'humanité dans cette réalité géologico-cosmique est apparue dans les années cinquante avec les étonnantes recherches d'Immanuel Velikosky révélées dans ses publications *Les Mondes*

en collision, 1950, et *Le désordre des siècles*, 1952. Travail qui a d'abord été frappé d'anathème et relégué au rang des hérésies scientifiques pour être largement réhabilité aujourd'hui par la communauté des chercheurs qui s'en inspirent largement.

La question de la peur est centrale dans l'art de Christine Laquet. Elle est également présente dans son exposition météoritique. Mais ici il ne s'agit pas d'avoir peur des météorites, au contraire. Il s'agit plus de faire peur à la peur, que d'entretenir une forme d'effroi mortifère, dans la sorte de rituel propitiatoire qu'est l'exposition.

Cette non-peur, ou cette peur transfigurée, est même nécessaire pour accéder à une véritable relation au monde cosmo-tellurique, qu'un art proche de celui des alchimistes, anciens ou actuels, est en mesure d'établir. Pour passer de l'humain sidéré et désastré, à l'humain sidérique, enfin réinscrit dans le cosmos.

Car à l'image de la météorite, l'humain sidérique fait jonction entre les mondes. Dans son poème intitulé *Astralis* (1802), le poète romantique allemand Novalis, voit dans « *l'homme sidérique* » celui qui a « *arraché le bandeau sur l'œil intérieur* » pour faire entrer l'univers en lui: « *Nous rêvons de voyages à travers l'univers; mais l'univers n'est-il pas en nous? Les profondeurs de notre esprit nous ne les connaissons pas...* »

Faire entrer la météorite en soi et en nous, comme le propose Christine Laquet à travers son exposition « *Apparition disparaissante* », permet d'accéder à une certaine forme de connaissance. Encore faut-il se laisser traverser par les météorites - que sont aussi parfois les œuvres d'art. Ou se laisser météoriser par elles, pour accéder à une fréquence particulière qui nous relie directement aux énergies du cosmos et du vivant. Se météoriser aussi, comme antidote au désastre. Comme si l'art pouvait soigner et sauver le monde. Ce que nous croyons bien entendu avec Christine Laquet.

Pascal Pique

Le Musée de l'Invisible

Pascal Pique a dirigé le FRAC Midi-Pyrénées et le département Art Contemporain et diffusion régionale au Musée des Abattoirs à Toulouse jusqu'en 2012. Historien de l'art, critique et commissaire d'exposition, il développe actuellement le Musée de l'Invisible, une nouvelle instance de création et de recherche transculturelle et transhistorique dédiée aux relations entre l'art et les multiples formes de l'Invisible: de l'astrophysique aux sciences humaines et aux savoirs alternatif en passant par l'étude des phénomènes naturels, des dimensions visionnaires et des formes d'ésotérismes. Créé en 2013, le Musée de l'Invisible a développé des collaborations avec le Palais de Tokyo (inauguration de l'Académie de l'Arbre), l'Espace culturel Louis Vuitton à Paris (exposition *Astralis*), la Biennale d'art contemporains de Salvador de Bahia (lancement du manifeste de l'arbre), le Musée National des Arts et Métiers à Paris, le Musée Gassendi à Digne-les-Bains, ainsi que le centre d'art de Lacoux, l'Institut d'art contemporain à Villeurbanne ou le Crac à Sète (expositions *Pierres de vision* et *Athanor*). Le programme du Musée de l'Invisible participe d'un projet de recherche en Science de l'art/Esthétique à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne dans le cadre d'un doctorat de troisième cycle.

apparition disparissante

Christine Laquet

La chute de la météorite de Saint-Christophe-la-Chartreuse en 1841 est le déclencheur du processus de travail de Christine Laquet. L'objet extra-terrestre devient le temps de la résidence, objet d'étude et de curiosité. Il provoque pour l'artiste la rêverie autant qu'il invoque une autre mesure d'échelle et une conscience aiguë de la dimension spatio-temporelle. La météorite fascine autant qu'elle inquiète : révélant tant d'informations sur nous-même, alors qu'elle possède un pouvoir intrinsèque de destruction. La météorite est d'abord dévoilée et étudiée sous toutes ses coutures comme si la photographie ou les archives pouvaient en saisir l'impact encore persistant. Maîtriser la peur latente par le recueillement de données ? Vain système de défense face à ces objets célestes sur lesquels l'Homme n'a aucun contrôle. La sensation de maîtrise est fugace. Choc de l'atterrissage. Le regardeur est ensuite invité dans « l'antre » de Gaïa ou du cosmos... La projection du film imprime ses flux et ses couleurs chaudes dans l'espace d'exposition tandis qu'un couteau, clin d'œil à celui de Toutankhamon, laisse percevoir autant les émotions brutes que les fonctions rituelles et la part magique parfois accordée à cet objet qui nous parle d'un ailleurs.

Mélissa Loisy

Christine Laquet a été accueillie au Site Saint-Sauveur de Terres de Montaigu -Communauté de communes Montaigu-Rocheservière- pour une résidence du 25 sept. au 22 nov. 2017, qui a donné lieu à l'exposition APPARITION DISPARAISSANTE, du 23 nov. au 25 déc. 2017.

Cette édition a été réalisée par Guillaume Gombert et Christine Laquet avec les textes de Pascal Pique, fondateur du Musée de l'Invisible, et Philippe Guillet, directeur du Muséum d'histoire naturelle de la Ville de Nantes.

Terres de Montaigu, Communauté de communes Montaigu-Rocheservière, remercie tout particulièrement le Muséum d'histoire naturelle de la Ville de Nantes pour le prêt de la *météorite de Saint-Christophe-la-Chartreuse* pendant cette résidence artistique, permettant à Christine Laquet de mener à bien son projet dans des conditions exceptionnelles.

Terres de Montaigu remercie également Philippe Guillet et Pascal Pique pour leur participation à cette édition, et Jean-Pierre Lorand, du laboratoire de planétologie et géodynamique à l'Université de Nantes, pour sa présentation très appréciée de la météorite.

Christine Laquet souhaite remercier :

Pour leur participation et collaboration : Adrian Owen pour notre co-réalisation (*Knife, Rocheservière*), pour ses photographies autour de l'exposition et son aide précieuse, Florence Jou pour notre co-réalisation (*Météorite cartels*) et pour sa performance (*Météorite cartels V2*) et Guillaume Gombert pour le design graphique.

Pour leur confiance et leur texte : Philippe Guillet et le Muséum d'histoire naturelle de la Ville de Nantes, Pascal Pique et le Musée de l'Invisible.

Toute l'équipe du Site de Saint Sauveur et la Communauté de communes Montaigu-Rocheservière et en particulier Mélissa Loisy, Frédéric Couturier, Adeline Buet, Marina Charrier, Émeline Socheleau et Laurent Pogu.

À Rocheservière : la Mairie -et en particulier Martine Fauchard-, Marie-Laure et Sébastien Caillaud de la *Boulangerie Passion Enfarinée*, les membres de l'Association du patrimoine cerviérois et en particulier Robert et Jeannine Briand et Nathalie Soëls du gîte de Gaïa.

À Rocheservière et ses environs : les 65 participants de la *performance Anniversaire Météorite*.

Aux amis et artistes : Robert Steijn, Marie-Pierre Duquoc et Nicolas Gautron.

Pour son aide préalable à la résidence, Marina Pirot. Pour leur film, Fabien Dardennes et Pierre Bordais de Film Fabrica.

Pour les photographies et les oeuvres de Christine Laquet © ADAGP, Paris, 2018.

www.christinelaquet.com

Résidence soutenue par l'Etat - Direction Régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire ainsi que par la Région des Pays de la Loire.



muséuM d'histoire naturelle de Nantes

ISBN 978-2-9556198-4-1 EAN: 9782955619841